

Soloviev face aux déviations du slavophilisme *

par Marjan ZDZIECHOWSKI

Jamais je n'oublierai l'instant mémorable de ma prime jeunesse où le slavophilisme se présenta à moi sous des couleurs poétiques étincelantes et commença à entraîner mon imagination. Cela se produisit à Dorpat où, étudiant, je m'étais rendu, alors que j'étais sous l'emprise du romantisme de la poésie messianiste polonaise. *L'Irydion* de Krasinski était alors pour moi, non seulement l'expression la plus élevée de l'esprit national, comme il en était pour tout Polonais, mais aussi le témoignage de cette conviction que la Pologne devait servir de modèle à la société chrétienne. Il dépendait de nous, la jeunesse, de réaliser au plus tôt cet idéal, pensais-je. J'aspirais à ce que nos efforts se concentrent dans cette direction, en commençant par le travail intérieur de notre propre perfectionnement, dans l'esprit chrétien de *l'Irydion*. Vite, pourtant, la réalité dissipa la naïveté juvénile de cet espoir. Parmi mes collègues, les plus mûrs adhèrent au positivisme ; les autres restèrent fidèles, sans doute, à la croyance catholique, mais c'était un catholicisme positif, froid, sec, qui excluait complètement la religiosité de Krasinski.

Déçu, je me séparai de tous et me plongeai dans le sanscrit et dans la linguistique pour arriver au but souhaité. La grammaire comparée pouvait faciliter l'étude de la position des Slaves parmi les autres peuples indo-européens, éclairer leur préhistoire et révéler les principes de base de leur caractère, grâce auxquels il serait possible non seulement d'expliquer le passé slave mais aussi de trouver des indications sur les voies qu'il faudrait suivre à l'avenir. Ce faisant, il ne fallait pas être grand clerc pour constater bientôt que par ce moyen aussi les résultats souhaités ne pourraient se réaliser que dans un avenir très lointain. J'étais de nouveau atteint par la déception, quand une circonstance inespérée donna une nouvelle direction à mes rêveries idéales et patriotiques.

Comme auditeur de philologie, j'avais dû m'inscrire à des conférences sur la littérature russe. Le professeur de cette discipline, Paul Viskovatov,

* Texte paru dans l'ouvrage, *Aux sources du messianisme slave* (en polonais), Lvov 1912 (traduction allemande, *Die Grundprobleme Russlands*, Vienne et Leipzig 1907). Traduction pour *Istina* par Françoise Suel-Haverland.

était à ce moment en vacances, et ne rentra que vers la fin du semestre. J'étais tout tendu en allant à la première conférence, d'autant plus qu'on me l'avait recommandé comme étant un brillant orateur. La réalité dépassa largement mon attente. La rare beauté de ses traits, sa voix harmonieuse, son attitude, celle d'un tribun de l'époque des rêves libéraux de la première moitié du XIX^e siècle plutôt que d'un professeur, l'enthousiasme qui soulevait chacune de ses paroles, tout cela devait entraîner puissamment le jeune homme épris d'idéal et isolé que j'étais. Le professeur parla du patriotisme mystique de Gogol et, avec un enthousiasme captivant, il nous lut la conclusion poétique du premier tome des *Ames mortes* où la Russie, dans toute la force de sa jeunesse et pressentant son grand avenir, envahit la scène du monde comme une troïka russe qui, dans sa course folle, se précipite dans l'espace infini de la steppe¹.

Par sa foi mystique en la Russie, Gogol se rattachait aux fondateurs du slavophilisme auquel, dans son exposé, le professeur donnait son adhésion. Pour la première fois j'apprenais l'existence de ce courant. Il en parlait avec la même chaleur que de Gogol, en soulignant surtout l'idéalisme chrétien élevé qui constituait le fondement des aspirations des premiers slavophiles. Dans leur patriotisme, tel que le professeur le présentait, il n'y avait absolument rien qui eût pu offenser les sentiments d'un Polonais. Au contraire, dès le début, je fus frappé par une certaine similitude de la doctrine slavophile avec les rêveries des prophètes-poètes polonais. Bref, dans la personnalité séduisante du professeur et orateur, le slavophilisme russe se présenta à moi, dans son côté poétique, comme l'expression la meilleure et la plus profonde des souhaits d'un peuple jeune qui, confiant dans ses propres forces, aspire ardemment à de grandes actions.

Sous l'impression de cette conférence, je rendis visite au professeur le lendemain. Je fus reçu chaleureusement et la fascination, dont je ne pus me libérer pendant toute la durée de mes études, grandit encore : il s'installa entre nous des relations cordiales. Sous son influence germa en moi la pensée que la réalisation de l'*idée du Christ*, que la poésie polonaise nous proposait comme but, mais qui ne pouvait être atteinte par nous en raison de nos faibles forces, serait peut-être plus accessible au niveau panslave et avec l'aide des plus nobles esprits de la Russie

1. « Et toi, Russie, ne voles-tu pas comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer ? Tu passes avec fracas dans un nuage de poussière, laissant tout derrière toi ! Le spectateur s'arrête, confondu par ce prodige divin. Ne serait-ce pas la foudre tombée du ciel ? Que signifie cette course effrénée qui inspire l'effroi ? Quelle force inconnue recèlent ces chevaux que le monde n'a jamais vus ? O coursiers, coursiers sublimes ! Quels tourbillons agitent vos crinières ? On dirait que votre corps frémissant est tout oreille. En entendant au-dessus d'eux la chanson familière, ils bombent à l'unisson leurs poitrails d'airain et, effleurant à peine la terre de leurs sabots, ne forment plus qu'une ligne tendue qui fend l'air. Ainsi vole la Russie sous l'inspiration divine... Où cours-tu ? Réponds. — Pas de réponse. La clochette tinte mélodieusement ; l'air bouleversé s'agite et devient vent ; tout ce qui se trouve sur terre est dépassé, et avec un regard d'envie, les autres nations s'écartent pour lui livrer passage. » Gogol, *Les âmes mortes*, dans *Œuvres complètes*, trad. H. Mongault, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. 1349.

qui, justement, étaient pénétrés de la même idée. Notre attachement commun à l'idéal chrétien devait réunir les peuples séparés. Le fait que cet idéal ne pouvait se réaliser, d'après Krasinski, que sur le terrain catholique romain, et d'après Khomiakov et les autres fondateurs du slavophilisme que sur le terrain grec-orthodoxe, me parut une contradiction de peu d'importance, pourvu qu'il y ait de la bonne volonté des deux côtés. Et mon point de vue n'était pas si naïf qu'il peut le paraître. Peu de temps après, en effet, devait sortir du sein même du slavophilisme un esprit puissant, Vladimir Soloviev, qui tout aussitôt déclarait courageusement que le premier pas de la Russie vers la voie de l'accomplissement de sa mission devrait être sa réunion avec l'Église d'Occident.

Je résumai alors mes idées sur la parenté du slavophilisme et du messianisme polonais dans un exposé pour un séminaire de littérature. Par la suite, il en sortit un plus long article. Fier d'avoir découvert la communauté mystique de la Pologne et de la Russie, ce que nul n'avait perçu auparavant, je partis pour Saint-Pétersbourg. Mon travail me servit de carte d'entrée dans la maison du célèbre héritier des slavophiles, Oreste Miller, professeur de littérature russe à l'université de Saint-Pétersbourg²...

Extrêmement bien reçu par lui, je fis la connaissance du cercle de ses nombreux amis et élèves, mais je fus bientôt convaincu que la relation qui liait la plupart d'entre eux à ce grand ascète qu'était Oreste Miller reposait sur un profond malentendu.

Le maître reprenait à son compte les principes les plus nobles de la doctrine des slavophiles ; mais ses élèves, empoisonnés par la propagande d'Aksakov, n'en tiraient que des conséquences triviales.

Le maître était pénétré au plus intime de lui-même de l'œuvre impressionnante, connue de toute la Russie, de Khomiakov, le père du slavophilisme. Ce dernier, porté par une noble indignation, avait dans un poème célèbre, décrit les tares de la Russie :

« Dans les tribunaux, noire de noire iniquité
Et marquée du joug de l'esclavage ;
De flatterie impie, de mensonge délétaire
Et de paresse infâme et mortelle
Tu es remplie, et de toutes les abominations.
O, indigne de ce choix
Toi qui fus élue ! Au plus vite, lave-toi
Dans l'eau du repentir.
Afin que le tonnerre du double châtiment
Ne retentisse pas au-dessus de ta tête »³.

2. Oreste Fedorovitch Miller (1833-1889). Originaire d'Allemagne de l'Est, luthérien, il vécut d'abord à Vilno et à Varsovie. Étant devenu orthodoxe à l'âge de quinze ans, il fut par la suite professeur d'histoire de la littérature russe à Saint-Pétersbourg. Fervent adepte du slavophilisme initial, il se sépara des héritiers de Khomiakov quand ils prônèrent une politique de russification (N.d.l.R.).

3. Cf. Nicolas Khomiakov, *Stikhotvoreniia* (Poésies), 2^e éd., Moscou 1868, trad. française dans Nicolas Berdiaev, *Khomiakov*, Paris, éd. L'Âge d'homme, 1988, p. 146. Khomiakov justifiait les troisième et quatrième vers de cette strophe en déclarant qu'ils s'appliquaient à lui-même (N.d.l.R.).

Or ses élèves n'avaient jamais rien entendu de semblable. Au contraire, il leur semblait évident que, puisque la Russie confessait une religion parfaite et possédait une forme de gouvernement idéale, elle était le peuple privilégié et par conséquent, des tares éventuelles n'avaient pu laisser qu'une tache insignifiante sur son vêtement immaculé.

Le maître était imprégné des mots mêmes de Khomiakov : « Nous serons les démocrates parmi les autres peuples d'Europe. Nous leur annoncerons les principes humanitaires qui aideront chaque peuple à se développer librement et de façon indépendante ». Il n'oubliait pas que Khomiakov, se basant sur ces mots, avait qualifié de « déraisonnable » l'exaltation d'une primauté religieuse attachée aux Slaves. En revanche, ses élèves pensaient qu'il fallait presser tous les peuples et d'abord leurs frères, les Slaves, de recevoir de la Russie le bienfait de la vraie foi et d'adhérer à la culture russe « intégrale ».

Premiers écrits de Vladimir Soloviev

L'autorité d'Aksakov⁴ était si grande à cette époque que les quelques idéalistes du genre d'Oreste Miller, qui restaient inébranlablement fidèles à la doctrine des premiers slavophiles sans la transformer dans le sens de la politique officielle de russification, comme le fit Aksakov, n'avaient pas le courage de s'opposer à lui ouvertement. C'est après sa mort seulement, en 1885, que la situation fut clarifiée : on comprit alors qu'il avait intégré dans le slavophilisme originel, tolérant, libéral, épris de liberté, le nationalisme réactionnaire farouche de Katkov⁵. Des protestations s'élevèrent alors chez tous ceux qui avaient à cœur de sauver l'élément idéal de la doctrine slavophile et du patriotisme russe.

Par chance pour la Russie, Vladimir Soloviev, alors dans toute la force de sa jeunesse, avait peu auparavant commencé d'écrire dans les publications. Il a été un des hommes les plus indépendants et les plus magnifiques que la Russie ait produits en ce siècle. Fils de l'éminent historien Serge Soloviev, il naquit en 1853 et mourut prématurément en juillet 1900. Son existence fut brève, peut-être parce que spirituellement il s'était développé trop vite. A l'âge de vingt ans, l'âge où les autres ne font que commencer à penser par eux-mêmes, il était déjà l'auteur d'un traité remarquable *La crise de la philosophie de l'Occident*. Il était particulièrement attachant parce qu'il réunissait harmonieusement en lui des talents multiples qui vont rarement de pair. Il avait avant tout un esprit de philosophe et s'efforçait de résumer en une synthèse l'enseignement du monde. Mais comme philosophe, il était un mystique.

4. Ivan Aksakov (1823-1886), fils de Serge Aksakov et frère de l'ami de Khomiakov, Constantin Aksakov. Slavophile libéral, il prit avec ardeur la défense de toutes les libertés. Adversaire résolu de Katkov (N.d.l.R.).

5. Michel Nikiforovitch Katkov (1818-1887) ne peut être qualifié en aucun sens de slavophile. Conservateur et nationaliste de type franchement occidental, étranger aux aspirations religieuses de la Russie, il avait le culte païen de la force. Il regardait l'État et le pouvoir comme des principes abstraits. (N.d.l.R.)

A sa quête d'absolu, il joignait la conviction la plus intime qu'il est possible de connaître Dieu directement. Ce mysticisme avait une base profonde, religieuse et morale, qui s'appuyait sur la conscience vivante que seule une vie divine, c'est-à-dire une vie selon la volonté de Dieu, était le moyen de connaître Dieu. De sorte que Soloviev réunissait dans la plus belle harmonie le travail scientifique et le travail moral de son propre perfectionnement. Il vivait dans le monde et d'une certaine façon il en était loin, menant la vie d'un moine libéré du joug des sens, et dans la série imposante de ses écrits, son traité *Les fondements spirituels de la vie* est l'expression magnifique de son élévation spirituelle.

Le prince Eugène Troubetskoï a écrit avec pertinence : « La personnalité spirituelle de Soloviev rappelle un type que la Russie vagabonde a créé, celui du pèlerin qui cherche toujours une Jérusalem plus élevée et qui, cheminant éternellement par tous les pays de la terre, connaît tous les lieux saints, vient y prier, mais qu'aucun temple terrestre ne peut jamais retenir longtemps ».

La pluralité de ses talents se fit jour peu à peu. Il était avant tout un philosophe et c'est du domaine de la philosophie que vinrent ses premiers écrits. Suivant l'esprit du temps, dans sa jeunesse il céda au matérialisme largement répandu en Russie à cette époque. Le côté superficiel de cette doctrine ne pouvait cependant satisfaire longtemps cet homme au plus profond de l'âme duquel reposaient de riches trésors sur le plan idéal et religieux. Avec son ardeur habituelle, il se consacra bientôt à étudier les penseurs idéalistes allemands, mais eux non plus ne lui procurèrent pas la satisfaction espérée. Pourtant, ces études renforcèrent sa conviction qu'un monde spirituel existe, mais qui n'a pas encore été compris par les philosophes jusqu'à présent. C'est pourquoi il se tourna vers les Pères de l'Église.

Soloviev évita le monde un moment et s'enferma dans un monastère à proximité de Moscou. Il se mit à distance du monde comme le fait un fils fidèle de l'Église orthodoxe. Et la foi en l'orthodoxie seule sanctifiante, nourrie chez lui par la tradition familiale (son grand-père était prêtre et son père, le célèbre historien, sympathisait avec les slavophiles), le conduisit à se tourner vers les slavophiles, surtout Ivan Aksakov. Il écrivit alors sa *Critique des principes abstraits*⁶, fruit d'études et de considérations approfondies, et d'ailleurs l'expression dernière et la plus élevée du slavophilisme. car, non seulement les rêves de Kiréievski⁷ et d'Aksakov trouvaient dans le slavophilisme une base philosophique, mais l'aspect mystique de leur doctrine apparaissait ainsi sous une forme encore plus nette. Tout le monde pensait que l'Europe allait se désintégrer et que la Russie allait la remplacer sur la scène du monde. Mais cette mission de la Russie, d'après les fondateurs du slavophilisme, était la suite logique des bases sur lesquelles toute l'histoire de ce pays s'était formée. Soloviev alla plus loin : selon son explication propre, la mission divine de la Russie était quelque chose de

6. Ouvrage paru en 1880.

7. Sur Kiréievski, cf. *Istina* VIII (1961-62), pp. 263-292.

merveilleux, de surnaturel, puisqu'aucune puissance naturelle n'était en mesure de préserver le monde du déluge d'injustices dans lequel il s'enfonçait toujours davantage. L'Esprit de Dieu était descendu sur la Russie pour la diriger.

Soloviev démontrait que le but final de l'humanité était de réaliser l'idéal moral. Mais, à l'opposé de cela, une forte dégénérescence de l'individualisme constituait jusqu'ici l'histoire de l'Occident. Actuellement, l'Europe était arrivée aux limites extrêmes de la corruption. Son dernier mot, dans le domaine des idées, était le positivisme, qui ignore Dieu ; et dans le domaine des relations sociales, le socialisme, qui rejette du monde l'idée de Dieu. Soloviev cherchait, sans grand succès, à lier logiquement entre eux ces deux phénomènes. Pour ranimer l'Europe en décomposition, il fallait un miracle. Ce qui le produirait ne pouvait être cherché dans l'homme, encore moins dans son environnement ; ce principe ne pouvait provenir que du monde absolu, divin, auquel l'homme appartient par son âme immortelle. Selon les paroles mêmes de Soloviev : « Cette force qui octroie alors à l'histoire de l'humanité un contenu nouveau et parfait, ne peut être qu'une manifestation du monde divin le plus élevé ; mais le peuple, dans lequel cette force va se manifester, doit se faire l'intermédiaire entre la race des hommes et la réalité surhumaine, être l'outil libre et conscient de cette dernière ». Sans encore s'estimer satisfait, l'auteur soulignait avec insistance cette idée à faire pâlir les rêveries les plus hardies des slavophiles que « le peuple privilégié n'a pas besoin de qualités spéciales puisqu'il n'agit pas en son nom, il ne réalise pas son dessein propre »...

L'impression que suscita ce livre fut grande, générale et favorable à son auteur. Même des hommes du camp adverse durent reconnaître la bonne foi, les profondes connaissances, le brillant talent de Soloviev. Le représentant le plus important des « Européens de l'ouest », Boris Tchitchérine, a consacré un traité détaillé à la polémique avec les jeunes philosophes sous le titre *Le mysticisme dans la science*⁸.

L'idéalisme mystique de Soloviev avait le bon côté d'exclure tout compromis avec le mal. La *Critique des principes abstraits* était parue en 1880. C'était l'avant-dernière année du règne d'Alexandre II, période du changement vers le libéralisme, sous l'autorité de Boris Mélikov. Moins Soloviev devait s'affliger de la réalité, plus il pouvait, ainsi que d'autres, se griser des rêves bienheureux des « Gesta Dei per Russos » devant se poursuivre dans un proche avenir. Il proclamait ses points de vue et ses aspirations de sa chaire de l'Université. Par son élocution brillante, l'ouverture de vastes horizons, par sa profonde croyance en l'idéal, il entraînait avec lui, irrésistiblement, les auditeurs sans nombre qui accouraient à ses cours.

8. Boris Tchitchérine (1828-1903). Intellectuel de haut niveau, il s'intéressa très tôt à la philosophie, aux sciences naturelles et aux mathématiques, tout en étant inscrit à la Faculté de droit. Défenseur de la liberté de la personne, mais partisan de « l'ordre » il préconisa un pouvoir ferme. Transcendentaliste, il identifiait la métaphysique de l'absolu avec la notion religieuse de Dieu (N.d.l.R.).

Peu après, Soloviev fut arraché à la sphère de la philosophie abstraite par les événements extraordinaires dont la Russie fut le théâtre, et qui dirigèrent son attention sur la situation sociale. Alexandre II mourut en 1881 dans un attentat quand il s'apprêtait à annoncer d'importantes réformes qui auraient permis à la Russie d'acquérir de larges libertés politiques. On se demandait quelle serait la position du nouveau souverain. « Comme la Russie est le peuple chrétien privilégié, expliqua Soloviev, c'est avant tout l'esprit chrétien qui doit caractériser les actions du Tsar ; donc Alexandre III doit commencer son règne en grâçant les meurtriers de son père ». Le téméraire doyen ne prit aucun ménagement pour déclarer ce point de vue du haut de sa chaire. Naturellement, il fut remercié.

La « mission spéciale » de l'Église russe

La réaction politique, définie et conduite par Katkov, embrassa bientôt tous les domaines de la vie sociale. Seuls quelques esprits d'élection et forts, dont Soloviev, lui résistèrent. Il savait regarder la réalité d'un œil froid et la politique réactionnaire de russification d'Alexandre III suscitait en lui un sentiment d'indignation et de protestation. Quittant le terrain de l'idéal où il s'était établi jusque là, et foulant le sol de la réalité, ce fils fidèle de l'Orthodoxie, sur laquelle il avait appuyé sa foi en la Russie et ses rêveries slaves, arriva à la conviction que l'Église officielle de sa patrie n'était qu'un instrument de l'État.

Il croyait profondément en la mission de l'Église, il comprenait que la liberté était la condition de cette mission. Et l'Église doit être libre non seulement des attaques de l'État sur sa vie, mais aussi de la sollicitude que l'État porte à ses affaires internes et à ses relations avec les autres religions. La croyance officielle que la police imposait aux peuples soumis à l'empire russe, enlevait tout crédit moral à l'Orthodoxie ; pis encore, elle la détruisait entièrement en tuant chez ses serviteurs l'esprit chrétien ou, en d'autres termes, ce qui forme la base de la vie et du développement.

Sur ces considérations, Soloviev en vint à méditer sur l'Église catholique et reconnut que, dans sa lutte tant avec l'État qu'avec toutes les forces ennemies, la puissance de cette Église reposait sur son universalité. Cette puissance ne pourrait-elle pas atteindre aussi les Églises de l'est, inanimées, devenues dépendantes de l'État et privées de leur autonomie, si elle s'unissaient à l'Église catholique ? Après de profondes réflexions, Soloviev en vint peu à peu à la conclusion qu'aucune difficulté particulière ne s'opposait à ce que cette pensée se réalise. Il n'existait pas de profonde contradiction dogmatique entre l'orthodoxie et le catholicisme, simplement, l'Est s'était détaché du tronc commun. Donc, pour guérir la blessure ainsi causée et pas encore cicatrisée, il ne fallait rien d'autre que retourner à l'unité originelle et reconnaître l'évêque de Rome comme chef de l'Église. Il se donna à cette idée avec tout l'enthousiasme dont il était capable.

Mais, ce faisant, il ne rompit pas le lien qui l'attachait au passé, il ne voulait pas non plus renoncer à sa foi, au but divin de l'histoire et à la mission de la Russie. Toutefois il cessa de prôner qu'il fallait garder une simple disponibilité d'esprit et d'affirmer, comme autrefois dans la *Critique des principes abstraits* que le peuple choisi par Dieu n'avait pas besoin de faire preuve d'initiatives spéciales, dès là que Dieu lui-même agissait par lui. Au contraire, il faisait maintenant dépendre cette mission visant à l'accomplissement d'un saint devoir, du grand sacrifice que lui suggérait l'histoire de la Russie : le renoncement à l'orgueil national en vue de la réunion à l'Église catholique.

La question des nationalités en Russie

Il formula cette pensée dans ses grands traits pour la première fois en 1883 dans son traité «Morale et Politique», qui forme actuellement la première partie du premier volume de ses *œuvres complètes*, parue sous le titre : *La question des nationalités en Russie*.

La complète séparation de la morale et de la politique, écrit-il, est le grand péché de notre temps. Du point de vue chrétien et dans les limites du monde chrétien, ces deux sphères, la morale et la politique, devraient être mises en rapport étroit entre elles. La morale chrétienne poursuit le but de réaliser le règne de Dieu dans l'âme de tout homme et, de la même façon, la politique chrétienne devrait préparer le règne de Dieu dans toute la race humaine, en tant que communauté qui englobe les peuples, les races et les États... Il semble que la réalité contredise cela : dans la nature, c'est la lutte pour la vie, toute l'histoire le prouve ; cependant tout le progrès historique et toutes les acquisitions de l'humanité reposent sur une limitation progressive de cette loi, vers une lente élévation de la race humaine jusqu'à ce modèle extrême de foi et d'amour que le Christ nous a donné.

On nous dit que tout peuple doit se diriger par la politique de l'intérêt. Mais sur quoi repose cet intérêt ? S'il est en contradiction avec la foi chrétienne, il vaut mieux renoncer au patriotisme qu'à la conscience. Mais, à notre avis, le vrai patriotisme coïncide avec la conscience, et il existe une politique plus élevée que la politique de l'intérêt ou, plus exactement, tout peuple chrétien doit poursuivre les intérêts qui, non seulement ne souhaitent pas l'anthropophagie internationale, mais même l'excluent complètement... Nous ne devons pas nous leurrer : la politique de l'intérêt égoïste qui aboutit à la haine dans les relations internationales et sociales, se transforme en politique d'anthropophagie qui, en définitive, détruit toute morale, même dans la vie privée et familiale, car l'homme est un être logique qui ne peut longtemps subsister s'il est monstrueusement divisé entre les principes de l'activité privée et de l'activité politique...

On nous prêche notre suprématie spéciale et notre mission, cependant nous pensons que presque tous les peuples se prennent pour le peuple choisi et que les prétentions qui s'ensuivent et qui s'excluent l'une l'autre doivent, à la fin, au nom de la suprématie culturelle, provoquer une lutte impitoyable pour le droit de la force... De sorte que l'idée de mission ne peut être salvatrice et produire des fruits que si elle est comprise non comme un privilège probable mais comme un devoir véritable, non comme une domination, mais comme un service.

De ces considérations, l'auteur arrivait à la conclusion que «le principe chrétien du devoir ou du service moral était en politique le seul principe, explicite, raisonnable et parfait». Il ajoutait : «Nous ne

sommes pas en mesure d'obliger les autres peuples à remplir leurs devoirs, mais nous pouvons et devons remplir les nôtres propres ».

Quels sont ces devoirs ? L'histoire a chargé la Russie de trois problèmes : le polonais, l'oriental et le juif. C'est de la solution de ces problèmes que dépendent la valeur morale et l'importance morale de la Russie. « Nous pouvons proclamer la louange de Dieu et accélérer l'arrivée de son règne, mais nous pouvons aussi corrompre notre âme nationale et la retarder ». Le premier problème et le plus important est celui de la Pologne. Ici, beaucoup de détails dans la conception de Soloviev suggèrent combien ce penseur, si sincèrement épris de la vérité chrétienne, s'était laissé aveugler par le charme funeste d'Aksakov et les points de vue de son propre père. Sans avoir appris à mieux connaître la société polonaise, il partit de l'affirmation que la Russie était haïe des Polonais. Non pas, se corrigeait-il, en raison du dogme de la « Rus' » selon lequel la Pologne est composée de propriétaires et de paysans se haïssant mutuellement, ni que « les classes supérieures du peuple polonais nous haïssent ». Mais le fait de la haine est là ; aussi « la Russie est tenue de compenser le mal par le bien ». La Russie a déjà fait beaucoup de bien. Avant tout elle a préservé la Pologne de la germanisation en annexant une partie importante de ce pays après le congrès de Vienne, puis elle a aboli le servage des paysans, et enfin, sous le gouvernement russe, « malgré beaucoup de dispositions non équitables et déraisonnables », la Pologne a obtenu un bien-être économique plus élevé qu'en Autriche et en Prusse. Mais Soloviev ne dit pas un mot du partage de la Pologne, si énergiquement stigmatisé par Tchitcherine ! Il termine ses considérations sur les relations entre la Pologne et la Russie par la remarque suivante : « Ainsi, la Russie a sauvé le corps de la Pologne ; si, malgré tout, les patriotes polonais préfèrent sombrer dans le flot du germanisme que se réconcilier avec la Russie, cela veut dire qu'il doit exister une cause plus profonde, spirituelle, de la haine ».

Laquelle ? « La haine de la Pologne pour la Russie, répond-il, est l'une des expressions de l'éternelle contradiction entre l'est et l'ouest ». De sorte que le problème polonais fusionne avec le problème oriental et se transforme ensuite en problème de religion. La Rome occidentale avait lutté autrefois contre la Rome orientale, ou Byzance. Cette deuxième Rome était tombée et la Russie ne devait pas oublier qu'il était apparu autrefois une troisième Rome, et que cette troisième Rome était Moscou. Il s'agissait alors de savoir ce que devait être cette nouvelle Rome, la troisième. « Ne doit-elle être qu'une répétition de Byzance, et tomber comme elle, ou faut-il qu'elle soit une troisième Rome en ce qui concerne non seulement le chiffre, mais aussi l'importance, c'est-à-dire être un principe plus élevé qui réconcilie deux puissances ennemies ? ». Les réformes de Pierre le Grand auraient rapproché la Russie de l'Europe, mais, d'après Soloviev, cela prouverait que dans le grand conflit entre l'est et l'ouest, la Russie n'était pas appelée à ne représenter que l'est, c'est-à-dire une des parties, mais qu'elle avait le devoir d'être l'intermédiaire et de réconcilier. Au lieu donc de mépriser

l'ouest et de lui reprocher sa corruption, il vaudrait mieux, dans un esprit fraternel, chercher à atteindre le principe sur lequel s'était développée, et se développe encore, la vie de l'ouest. Pour beaucoup de Russes, l'Église catholique est un objet de haine, et dans le pape ils voient l'incarnation de l'Antichrist. Mais ceux qui croient sincèrement peuvent considérer « que les sept premiers conciles œcuméniques sont la seule autorité supérieure qui nous lie, nous les orthodoxes, inconditionnellement dans les affaires de la foi et de l'Église ; que, de plus, tous les sept se sont tenus avant la séparation des Églises et qu'en conséquence le problème du pape n'a été étudié et résolu dans aucun d'eux... ». « De ce point de vue, le problème de la Pologne et sa signification se pose à nous sous un jour nouveau », il devient un problème de religion. « Ce n'est que sur un terrain religieux que nous pourrions nous entendre avec la meilleure fraction de la société polonaise.

Défense de la liberté religieuse

Cet exposé, très serein du début à la fin, suscita une vive indignation et une polémique parmi les partisans d'Aksakov. Néanmoins, Soloviev n'abandonna pas son idée et il publia en 1884 une série d'articles intitulés « Sur le problème slave » qui, selon lui, étaient en rapport étroit avec le problème de la Pologne. Les articles visaient le dogme fondamental d'Aksakov et du parti slavophile sur la vocation slave de la Russie, qui devrait arracher les peuples catholiques, parents, à la « pourriture » de l'ouest, pour écraser l'Europe et prendre la tête à leur place. Du point de vue chrétien, réfléchissait Soloviev, ne serait-il pas plus digne de penser comment guérir l'Europe de ses défauts pour la conduire vers une nouvelle vie plus élevée, plutôt que de méditer comment l'anéantir le plus facilement ? Les slavophiles affirment que l'Europe se trouve acculée à un processus de décomposition ; à ce stade, cherchait-il à prouver, il n'y a plus que l'Europe antichrétienne, et c'est donc le devoir chrétien de la Russie de s'efforcer que cet élément primitif, qui s'est encore maintenu à l'ouest dans l'Église catholique, soit renforcé... ». La division des Églises a été le début de cette inertie qui afflige le monde. « La réconciliation des Églises apportera une guérison générale. Ce que les catholiques vont faire à cet égard, nous ne le savons pas et nous ne nous en mêlons pas ; mais, de notre côté, nous devrions laisser tomber tous les préjugés, toutes les superstitions que la vieille haine a enfantées ». L'auteur impartial constatait plus loin que « sur le plan de leurs éléments constitutifs, l'orthodoxie de l'est et le catholicisme de l'ouest non seulement ne s'excluent pas, mais au contraire, se complètent ; de sorte que leur division, dans la mesure où elle ne provient pas de leur essence, n'est qu'une circonstance historique passagère ».

Soloviev percevait sûrement déjà très bien ce qu'il saurait démontrer si remarquablement cinq ans plus tard, à savoir que le pape est le successeur de saint Pierre et le représentant du Christ. Mais, lié par ses relations avec tout le cercle des slavophiles et finalement par la censure, il ne pouvait pas expliquer en toute franchise que la condition de la

réconciliation avec Rome était la reconnaissance du pape comme chef de l'Église. Il se contenta de dire énergiquement qu'en tout cas il était souhaitable pour la Russie qu'elle proclame la liberté religieuse et, partant, « la totale liberté théologique dans l'examen de la querelle des Églises entre l'ouest et l'est », en d'autres termes, dans ce problème il fallait accorder le droit de s'exprimer aux catholiques aussi.

C'est pourquoi Soloviev se tourna d'autant plus ardemment contre le pseudo-patriotisme qui entravait ses propres efforts et qui, propagé d'en haut, démoralisait la société russe toujours plus profondément d'année en année, et ne cessait d'attiser le feu de la haine. A la fougue pan-russe et russificatrice d'Aksakov et de Katkov, Soloviev opposa fièrement son programme et sa définition du peuple russe, dont il a donné la belle formule suivante : « Pour moi, le peuple russe est non seulement une entité ethnographique avec ses qualités innées et ses intérêts matériels, mais un peuple qui sent qu'au-dessus de ses qualités et intérêts plane la cause de Dieu, un peuple qui est prêt à s'offrir pour elle, un peuple théocratique par vocation et par devoir ».

Cela concernait-il tout le peuple russe, ou seulement quelques individus ? Quand il publia les articles mentionnés ci-dessus sous forme de livre en 1888, il y joignit une préface où il assurait ne pas prétendre prophétiser l'avenir de la Russie, mais savait très exactement une chose : « Si la Russie ne remplit pas son devoir moral, n'abandonne pas son égoïsme national, ne renonce pas au slogan « la force prime le droit » et ne veut pas travailler sérieusement et de toutes ses forces à la liberté de l'esprit et à la vérité, elle n'obtiendra aucun succès que ce soit, jamais et nulle part, ni dans les affaires intérieures ni dans les extérieures ».

Critique du nationalisme russe

Le talent de polémiste de Soloviev se manifesta le plus brillamment dans la critique de l'œuvre déjà mentionnée de Danilevski *La Russie et l'Europe*⁹ que, vers 1890, les slavophiles avaient adoptée comme code patriotique. En la commentant, il a pertinemment divisé les théories sociales en deux catégories : les éthérées qui, « sortant des limites de l'actualité, se projettent dans l'avenir et viennent se greffer sur le sol dur de la vie historique », et les rampantes, qui sont rivées aux intérêts étroits et aux passions du moment. C'est dans cette deuxième catégorie qu'il range l'œuvre de Danilevski : « Les forces ont manqué à l'écrivain russe pour s'élever au-dessus de la sombre actualité, écrit-il. Il s'est contenté de résumer en un système simple les contradictions inhérentes à l'humanité, et de tirer de ce système un postulat pratique pour cette petite fraction de l'humanité à laquelle il appartenait lui-

9. Nicolas Yakovlevitch Danilevski (1822-1885), historien des civilisations, précurseur de Spengler. Il s'éloigna des principes des slavophiles en voulant justifier les prérogatives de la Russie sur des bases simplement naturalistes et scientifiques (N.d.l.R.).

même». Soloviev attribuait à ce livre une valeur négative, propre à toutes les théories « rampantes » ; à savoir qu'elles créent un tableau d'ensemble plus ou moins net des désirs et des aspirations des sociétés, qui n'en sont pas toujours conscientes, et elles ravalent la lutte des idées pour le progrès au niveau des puissances sombres de l'actualité». Mais Danilevski avait par ailleurs l'intérêt d'exposer l'idée du slavophilisme d'une façon relativement sereine et sérieuse alors que, à ce moment, cette idée était devenue « une bête de foire remplissant de sauvages cris d'animaux les rues, les places et les impasses malpropres de la vie russe ».

Pourquoi l'Europe ne nous aime-t-elle pas ? demandait Soloviev en conclusion de sa dissertation :

L'Europe nous regarde avec crainte et indignation, car la puissance élémentaire du peuple russe est sombre et énigmatique et ses forces intellectuelles et culturelles sont négligeables ; ses prétentions, en revanche, sont précises, déterminées et immenses. En Europe retentissent les clameurs de notre nationalisme qui voudrait anéantir la Turquie et l'Autriche, battre les Allemands, s'emparer de Constantinople et si possible de l'Inde aussi. Mais si on nous demandait avec quoi nous allons faire le bonheur de l'humanité après ces conquêtes et ces ruines, nous ne pouvons que nous taire ou débiter des phrases vides de sens. De sorte que pour des patriotes sincères et raisonnables, le problème capital, voire le seul important, est celui non de la puissance et de la mission de la Russie, mais celui de ses péchés.

Cet article de 1888 amena la rupture définitive de Soloviev avec toute la Russie chauviniste. De toutes parts pleuvaient attaques et calomnies. Il parait les attaques, s'enflammait lui-même, passa de la défensive à l'offensive et, dans le feu du combat, on découvrit une nouvelle face de son talent, cet esprit tranchant et caustique devant lequel ses adversaires se trouvaient impuissants. Il cessa de modérer ses expressions. Nous avons vu que dans sa critique, qui démolissait les idées exprimées par Danilevski en 1888, Soloviev parlait de cette tâche comme d'une affaire sérieuse. Quand il aborda le même thème, deux ans plus tard, il déclara sans ménagements que ce que Danilevski avait préconisé envers l'Europe s'appelle, dans la langue de la culture, du machiavélisme et dans la langue de tous les jours, tout simplement, une infamie.

Comme le livre de Danilevski était un essai de concevoir le nationalisme russe comme système, et de donner un catéchisme détaillé de la doctrine slavophile, Soloviev revint à maintes reprises sur ce catéchisme et avec d'autant plus d'insistance qu'il était toujours plus en vogue. Il démontra la justesse de ses doctrines de façon toujours plus passionnée, véhémence et mordante. Mais, dans cette affaire, il fallait agir plus profondément, exposer l'histoire du développement du slavophilisme et mettre à jour les éléments de déviation déjà latents dans les conceptions des premiers fondateurs de cette doctrine. C'est ce qu'il fit brillamment dans son traité : *Le slavophilisme et sa dégénérescence*. Le style de Soloviev a habituellement un caractère local, sur un fond typiquement russe. Le plus souvent il consistait en allusions transparentes à des gens et des événements peu connus hors des frontières de la

Russie ; ou bien, il employait habilement, et parodiait, le style officiel de l'administration quand il s'adressait aux représentants du slavophilisme dégénéré qui s'inclinaient devant les idoles de la politique officielle et de la bureaucratie. De sorte que, seul celui qui connaît bien la Russie et qui a lu en russe les écrits de Soloviev, peut apprécier son style comme il convient.

Soloviev appelait « slavophiles naïfs » les premiers slavophiles, Khomiakov et ses collaborateurs. On ne peut s'empêcher de respecter, disait-il, cette synthèse de l'unité avec la liberté, qui devrait être celle de la véritable Église, cet amour fraternel qu'il estimait le pilier central de la vie sociale, cet accord entre le gouvernement et le peuple qui devrait caractériser un État parfait. Mais, prenant une position si noble, on pourrait demander aussi d'étudier les conditions pour arriver à l'idéal souhaité et nous montrer les moyens. Au lieu de cela, dans leur naïveté enthousiaste, les slavophiles se sont persuadés que leur idéal avait été déjà réalisé dans le passé historique de la Russie et qu'il suffisait alors d'y revenir.

En théologien, Soloviev accorda une attention particulière au principe religieux originel du slavophilisme. Il a fait cette remarque spirituelle que la religion s'était établie en Russie « sans passeport étranger » à la suite d'un malentendu. En effet, les slavophiles ont reconnu l'orthodoxie comme la vraie foi, non parce que les apôtres et leurs successeurs avaient enseigné cette foi et que les conciles œcuméniques l'avaient confirmée, mais parce qu'elle était la foi du peuple russe. Pénétrés de la supériorité de la foi nationale, ils se mirent fièrement à opposer aux « religions de l'ouest » qui, d'après eux, s'abritaient dans « des petites huttes sales », le somptueux bâtiment de l'orthodoxie. Mais ils oublièrent de considérer le seul défaut de ce bâtiment, à savoir « qu'il n'existait que dans leur imagination ». Ils glorifiaient l'esprit d'amour caractéristique de l'orthodoxie, mais détournèrent les yeux du bûcher sur lequel le protopope Avvakum avait trouvé la mort et en face duquel tous les reproches dirigés contre le fanatisme catholique et l'Inquisition perdaient beaucoup de leur vigueur. Dans la doctrine des premiers slavophiles, il fallait donc savoir discerner « une contradiction interne entre le patriotisme honorable, chrétien, s'efforçant qu'en Russie tout se fasse au mieux, et les fausses prétentions du nationalisme qui affirmait que la Russie avait déjà atteint le sommet de sa perfection ! Mais cette contradiction, justement, leur assurait une certaine noblesse. L'absence de contradiction signifie souvent manque d'idées et d'idéal, et ce dernier défaut constitue la caractéristique des héritiers du slavophilisme. Ils débarrassèrent la doctrine de leur maître de ses contradictions, en la poussant vers la divinisation de la Russie telle qu'elle est, jusqu'à reconnaître qu'à toute perfection étrangère il fallait préférer les défauts nationaux, et justement parce qu'ils sont les nôtres propres ».

Ainsi, les slavophiles ne surent pas garder intact le principe idéal de leurs aspirations. Ils trouvèrent leur Nemesis en Katkov qui, avec une logique implacable, tira toutes les conséquences de leur patriotisme

à travers lequel ils idéalisait le passé de la Russie. « Il eut l'audace de faire descendre la religion nationale de son trône et de faire que le peuple russe lui-même devienne objet de vénération religieuse, toutefois pas au nom de ses vertus supposées, mais au nom de sa puissance réelle dont l'expression est l'État devenu parole vivante ou représentant du peuple divinisé ». Katkov était pourtant un Européen assez cultivé pour avoir su garder une certaine tenue et une certaine réserve quand il proclamait la religion d'État et les intérêts d'État de la Russie. Il fut largement dépassé par ses successeurs et imitateurs, Komarov, Petrovski, Gringmut, et d'autres par centaines. L'un d'eux, Jarosch, professeur à l'université de Moscou, ne savait pas assez louer Ivan le Terrible, et il le glorifia comme « l'exemple parfait des qualités, premièrement des Russes en général, deuxièmement d'un orthodoxe russe et troisièmement d'un Tsar russe... ».

Cet hommage rendu au despotisme, personnifié en Ivan le Terrible, est naturellement révoltant, s'écrie Soloviev, mais nous ne pouvons aucunement le considérer comme fortuit. Il est logiquement lié au dogme fondamental de la doctrine de Katkov. Si nous voulons honorer un peuple en tant que force élémentaire et implacable, on comprend bien que ni saint Vladimir, ni Pierre le Grand ne peuvent être considérés comme la personnification d'une telle force, mais seulement le cruel Tsar de Moscou.

Les « trois phases » du nationalisme russe

Analysant l'histoire du slavophilisme ou du nationalisme russe, Soloviev en vint à considérer trois phases. Dans la première on pouvait regarder le peuple comme expression de la vérité religieuse (Khomiakov) ; dans la deuxième on l'estimait comme une force élémentaire, indépendante de cette vérité (Katkov) ; dans la troisième, on pouvait regarder les qualités du peuple qui le distinguent des autres peuples civilisés, c'est-à-dire en donner une estimation liée à la négation de l'idée de vérité générale en tant que telle (l'actualité). Le côté faible de cette division en trois stades est qu'un homme de l'importance d'Ivan Aksakov dans l'histoire du nationalisme russe n'y a pas trouvé place. Comme on l'a dit plus haut, dans son opinion sur le peuple russe, Aksakov était d'accord avec Khomiakov. Il croyait comme lui que la Russie devait représenter la vérité chrétienne, mais il a ajouté à cela qu'elle avait le devoir d'imposer par la force la foi et la culture russes au monde entier. Si Soloviev a ainsi oublié Aksakov, ou le classait dans la première phase, cela ne peut s'expliquer que par le charme extraordinaire, incompréhensible, qu'Aksakov a exercé sur tout son entourage, même sur ceux qui le connaissaient bien et auraient dû percevoir son influence sur le cours des événements et sur l'effondrement du niveau moral de la Russie.

Soloviev exprima d'une façon encore plus brève et plus percutante son idée sur les trois stades du nationalisme en disant que dans la première période on célébra la vertu nationale russe, dans la deuxième la force

nationale russe, dans la troisième (l'actuelle) la sauvagerie nationale russe. «Même des hommes intelligents et honorables peuvent être saisis d'enthousiasme pour des imaginations, et il est bien naturel que des amis et des disciples puissent ressentir une certaine faiblesse pour les aspirations de leur maître ; mais si tout un parti, pour ne pas dire une société, se ferme les yeux obstinément sur tout ce qui se passe autour de lui, et contre toute évidence, se persuade que la taverne sale où il vit est un palais merveilleux, il faut admettre que ce parti est composé de charlatans ou de fous... ».

Ces reproches énergiques et passionnés excitèrent naturellement l'adversaire plutôt qu'il ne le convainquirent. Mais, finalement, Soloviev visa et atteignit le cœur de l'adversaire. Une doctrine basée sur la reconnaissance de la supériorité de la Russie et sur la mission de prendre la tête du monde, devrait être naturellement une œuvre originale de l'esprit russe et porter le sceau de sa supériorité. Mais, une doctrine qui prétend que la Russie doit dominer le monde et avoir le mépris de «l'Occident corrompu», ne peut être que nulle et méprisable. En effet son seul élément purement russe consiste à répéter inlassablement la phrase sur la supériorité de la Russie et son droit à dominer le monde, et toute l'argumentation est empruntée, pour ne pas dire volée, justement aux œuvres de quelques érudits de cet « Occident corrompu ». Soloviev sut précisément prouver que la source où Katkov puisait continuellement, était les œuvres de Joseph de Maistre «cet ami des jésuites», comme disait Soloviev pour le dénigrer aux yeux de ses lecteurs. Par la grâce de Katkov, les paradoxes du sophiste solitaire ont fourni les bases de la vie du peuple russe mais, miracle ! «un morceau minuscule du trésor spirituel de l'ouest s'est révélé suffisant pour nourrir notre conscience nationale et politique pendant un demi-siècle, et un seul des nombreux petits rameaux de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal de l'Europe de l'ouest fut, non seulement opposé fièrement à l'arbre entier duquel il a été cueilli, mais il fut reconnu comme l'arbre de vie russe qui devait croître et englober le monde entier ».

Soloviev ne s'arrêta pas là. Il prouva ensuite que les imitateurs de Katkov, en le parodiant, ne possédaient même pas cette infime étincelle de personnalité que des imitateurs peuvent avoir. Ils prenaient leurs idées, en effet, non directement chez Joseph de Maistre, mais chez un certain Bergeret dont le livre intitulé *Principes de politique* était une caricature des idées de Joseph de Maistre. Finalement, Soloviev découvrit que même le catéchisme de slavophilisme et de patriotisme, l'œuvre célèbre de Danilevski avec sa théorie des types historico-culturels n'était pas non plus l'œuvre d'un esprit russe, mais seulement la parodie d'une théorie contenue dans le livre de Heinrich Rückert : *Traité de l'histoire mondiale en présentation organique*, Leipzig 1857, par lequel avait débuté cet auteur allemand, par ailleurs peu connu.

Après ces découvertes, Soloviev avait le droit d'écrire fièrement ces mots : « Nos patriotes condamnent diverses opinions parce qu'elles sont étrangères, non russes. Dans ce cas, leur propre conception de

la Russie et du patriotisme est doublement condamnable, de notre point de vue et du leur, parce qu'elle est étrangère, non russe, servilement transplantée d'un sol étranger ».

Ce coup fut décisif et on peut affirmer qu'il a définitivement précipité son adversaire de ces hauteurs de la chrétienté, de la morale et de la science sur lesquelles il prétendait se maintenir. Chacun sait aujourd'hui que le nationalisme russe slavophilisant n'est que l'expression d'une tendance vandale, conquérante, et qu'il n'a rien de commun ni avec la chrétienté ni avec la morale, la science et la culture. S. Charapov, publiciste isolé bien que plein de talent, constitue une exception, lui qui a encore rêvé de guérir la Russie en se basant sur les anciennes idées de Khomiakov. Mais ceux qui prônent le nationalisme pseudo-slavophile dans les colonnes des « Nouvelles de Moscou », du « Nouveau temps » et autres journaux semblables, savent qu'ils sont des charlatans et rien d'autre. Et s'ils prennent le masque sérieux d'apôtres de la vérité, ce ne peut plus être qu'à l'étranger, dans les réunions slaves, pour jeter de la poudre aux yeux de leurs naïfs frères de race.